

PIPPO DELBONO

29 AVRIL – 18 MAI 2017

Figure majeure de la scène théâtrale contemporaine, **Pippo Delbono** mène en parallèle depuis une douzaine d'années un travail cinématographique des plus riches entre documentaire et essai. Travaillant le médium comme un journal filmé de ses réflexions, sur lui-même et le monde qui l'entoure, il délivre un cinéma de l'intime saisissant de poésie brute. Une approche cinématographique complètement libérée qui remet en avant la fonction révélatrice du cinéma.



Grido

On connaît Pippo Delbono pour son travail au théâtre (**à voir au TNT du 9 au 13 mai avec deux spectacles**). Acteur, danseur, metteur en scène. Figure majeure d'un théâtre contemporain qu'il agite sans relâche depuis les années 1990. Un théâtre frontal. Radical. Doux et fou. Politique et intime. Pippo Delbono casse les murs. À commencer par le quatrième. Pippo Delbono communique. Avec le monde. Avec le public. Avec les autres. Il parle des autres et il parle de lui. Il parle des autres quand il parle de lui. Et il parle de lui quand il parle des autres. On connaît son théâtre mais on connaît moins son cinéma. Il est tout aussi important. Un prolongement de son regard sur la société par l'introspection. De la politique de l'intime à l'intime du politique. Pippo Delbono est de ceux qui mettent des corps, des visages, des noms, là où d'autres se contentent de statistiques. Pippo Delbono parle de sa mère, de Bobo, du théâtre, d'Israël et de Palestine, de la folie, de l'Italie, des migrants, des évangiles ou des Brigades rouges... Il fait part de ses doutes, de ses réflexions, de ses rages et se confronte à ce qui l'entoure, à ce qu'est la vie. Seulement muni d'une petite caméra vidéo ou plus généralement d'un téléphone portable,

il a développé un cinéma de contact. Au contact. Un cinéma autre. Ni fiction. Ni documentaire. Entre l'essai et le journal filmé. Un cinéma où il se met en jeu, tout comme il se met en je. Pippo Delbono se livre et c'est le cinéma qui se délivre. Le cinéma qui retrouve sa fonction révélatrice. Révéler ce que l'on ne voit plus parce que sous nos yeux. Le cinéma qui retrouve de son mystère alchimique. Cela par le biais de la caméra d'un téléphone portable. Légèreté, souplesse, immédiateté, Pippo Delbono fait ses films avec son téléphone. En dansant. En dansant comme danse un boxeur. Toujours prêt à dégainer. Toujours au plus près. Au direct. Au contact. Avec un téléphone pour caméra, il n'y a plus la distance, ni l'objectif derrière lequel se protéger. L'objectivité vole en éclats. Il y a quelqu'un qui dit son sentiment du monde. Avec son téléphone, Pippo Delbono se met, et nous met, au cœur de la mêlée. C'est parfois violent. Agité. C'est aussi beau. Le grain que donne à l'image la caméra du portable tient par moments de la peinture. Une image d'icônes semi-effacées, des icônes du XXI^e siècle que l'on viendrait de découvrir. Se révèlent à nous des mosaïques du passé, vestiges de ce qui est bien notre siècle. Des images numériques sorties d'un chantier archéologique du regard, une fouille archéologique du présent. L'expérience est saisissante. La voix mêlée de musiques, posée dessus, pousse au lyrisme. Et c'est une étrange poésie qui nous saute à la gorge. Une poésie brutale. Qui peut remuer. C'est aussi une poésie qui nous prend à la gorge. Une poésie brute. Qui peut nous étreindre. Pour le dire vite, le cinéma de Pippo Delbono est un parfait mélange d'Alain Cavalier et de Pasolini, un cousin de Chris Marker. Pour le dire mieux, il est un bel exemple d'arte povera cinématographique. Ou, le cinéma offre encore des possibles.

Franck Lubet,
responsable de la programmation de la Cinémathèque de Toulouse

Rétrospective proposée en partenariat avec le TNT – Théâtre National de Toulouse Midi-Pyrénées à l'occasion des spectacles [La Notte](#) (9-10 mai 2017) et [Amore e carne](#) (11-13 mai 2017) mis en scène par Pippo Delbono

LES FILMS

par ordre chronologique de réalisation

[GUERRA](#) 2003

[GRIDO](#) 2006

[LA PAURA](#) 2009

[AMORE CARNE](#) 2011

[SANGUE](#) 2013

[VANGELO](#) 2016

Retrouvez le détail des films et les horaires sur www.lacinemathequedetoulouse.com

INTERVIEW

ENTRETIEN : Pippo Delbono / Cristina Catalano (*Inferno*, avril 2016)

Inferno : Récemment, vous avez présenté au théâtre des Bouffes du Nord une trilogie : Adesso voglio musica e basta. Que voulez-vous raconter au public à travers ces trois œuvres ?

Pippo Delbono : Ces sont des parcours musicaux autour du thème de l'immigration. Je voulais parler de notre actualité, du thème des réfugiés, et de manière plus large, de l'exil. Dans *Amore e carne*, par exemple, il y a la rencontre avec moi et le musicien roumain Alexander Balanescu : je voulais aussi raconter des rencontres culturelles qui se passent avec moi. En Italie, et quand je voyage, je vois encore autour de moi des hommes et des femmes qui font des travaux humbles, et ils sont toujours les mêmes : les plus pauvres, des immigrés, des étrangers... cela ne cesse de m'interroger.

Remarquez-vous une différence entre votre pays, l'Italie, et la France, pays où vous travaillez beaucoup ?

Pas vraiment... peut-être en Italie on regarde avec peur, avec interrogation. On est moins habitué à l'étranger... tout cela m'intéresse beaucoup. Depuis un an, par exemple, je travaille avec des réfugiés et je suis en train de préparer un film avec eux.

Ce film sera tourné en France ?

Non, en Italie. Même si nous tournerons quelques scènes à Paris. En tout cas, ce qui m'intéresse c'est de montrer au public le potentiel de ces gens. Il y a de la beauté, de la poésie...

Racontez-vous cette beauté, ce potentiel dans cette trilogie présentée au théâtre des Bouffes du Nord ?

Oui, dans ces parcours musicaux nous sommes pleinement dans cette réflexion. *Amore e carne* est une rencontre avec la Roumanie, *Sangue* raconte le voyage d'Œdipe, qui représente, d'une certaine manière, le monstre (il tue son père, il épouse sa mère...). Œdipe est donc le rejeté de la société. Parfois nous avons besoin de créer des monstres pour nous sentir mieux, plus tranquilles, plus « normaux ». Et pour finir, j'ai mis en scène *Notte*, ma version de *La Nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès.



Pourquoi avez-vous voulu travailler sur un texte de Bernard-Marie Koltès ?

Avec *Notte* je me suis concentré sur la figure de l'être réfugié, de l'être étranger. J'ai voulu parler de ce que veut dire être étranger et, pour moi, Bernard-Marie Koltès se prête pleinement à cette réflexion.

Pourquoi avez-vous décidé de traiter ces thématiques à travers des parcours musicaux ?

Cette trilogie est faite pour moi de trois concerts, car tout est très lié et fait avec la musique. Je suis quelqu'un qui n'aime pas du tout travailler et parler de la psychologie de l'acteur. Je trouve cette dimension ennuyante, vieille et antipolitique. C'est pourquoi je préfère faire parler le corps ou la musique. Je travaille souvent avec les musiciens car je me sens beaucoup plus proches d'eux que des acteurs. Bien sûr qu'aujourd'hui nous trouvons de très bons acteurs, mais la méthodologie ne me parle pas.

Dans *Sangue* vous travaillez avec la musicienne italienne Petra Magoni, de *Musica Nuda*. Comment est née cette rencontre ?

Petra Magoni est une amie, nous nous sommes connus en Italie. Elle a une voix extraordinaire et puis j'aimais bien le fait qu'elle ait une voix et une formation musicale totalement différente de mon parcours. Dans *Sangue* la présence féminine de Petra Magoni et de la musicienne Ilaria Fantin évoque un pont entre la mère, l'épouse et les filles d'Œdipe.

***Sangue* porte le même titre d'un de vos derniers films autour de la figure et de la mort de votre mère. Quel est le lien entre les deux œuvres ?**

En italien, le mot français sang se dit *Il sangue*, avec l'article déterminatif. Cela sonne plus doux. Dans le film, au contraire, j'ai décidé d'écrire *Sangue* sans l'article pour mettre l'accent sur cette mémoire de mort forte et crue. Dans le film on parle avec violence et d'une blessure profonde. Et dans l'œuvre d'Œdipe la parole sang est souvent répétée. Pour moi sang est une parole complexe, qui fait référence à beaucoup de choses : le virus, la mort, l'infection, l'amour, la transmission, la vie...

En Italie du Sud les mères appellent souvent leurs enfants *Sangue mio*, « mon sang »...

Sangue mio c'est une belle phrase, très puissante.

Quel rapport avez-vous avec la ville de Paris, où vous venez très souvent ?

Paris est une ville extraordinaire. Une ville qui est cultivée et en même temps très libre... je l'aime beaucoup. Dans cette ville je trouve un regard libre, le public est content de voir des choses qu'il ne connaît pas. Je trouve qu'à Paris il y a un bel équilibre entre la culture, la connaissance et l'ouverture.

Vos pièces sont toujours très marquées par le geste, la danse...

J'ai une histoire avec la danse très importante et je travaille tout le temps en mélangeant texte et danse. À travers la danse je veux retrouver sur scène l'origine d'un mouvement. Et la danse me permet de rentrer en contact avec mon corps, elle représente aussi beaucoup dans ma vie car mon lien avec elle est arrivé à un moment où je ne pouvais pas trop bouger. À ce moment, j'ai épuré la danse de tout lyrisme, toute esthétique, comme j'avais déjà fait pour ma voix. Par exemple, moi, j'ai une voix moins classique que Petra Magoni. Ma voix plus anthropologique, plus ancestrale. Quand j'utilise la danse dans mes spectacles, je veux le plus possible m'éloigner d'un style, je veux être libre dans mes mouvements : je peux, alors, avec mes mouvements, influencer le public et lui donner envie de danser.

Comme dans la dernière scène du film Henri de Yolande Moreau sorti en 2013, où vous partez dans une danse complètement libre...

Oui (il rit). Yolande Moreau et moi, nous sommes vraiment comme frère et sœur. Nous avons beaucoup de choses en commun et ce film est vraiment le produit de ce lien. Yolande est quelqu'un que j'aime beaucoup, dans qui j'ai complète confiance. Ce film est donc le fruit d'une vrai rencontre.

Quel est votre regard sur le théâtre contemporain en Italie ?

Au théâtre, en Italie, par rapport à la France, nous voyons moins de choses intéressantes. En France, grâce à la pluralité de propositions des programmations théâtrales, le public a pu se construire une pensée critique plus lucide et ouverte. Toutefois, cela ne dépend pas du tout du public : si au public tu lui donnes de la nouveauté, plus d'opportunité, il appréciera davantage. Personnellement, je joue et je travaille souvent en Italie car j'ai beaucoup de public qui me suit. Mais, effectivement, je peux dire qu'en Italie le théâtre est mort. Et si le théâtre contemporain est mort cela n'est pas du tout à cause du public ou de nous, les artistes...

Partenaires de la programmation **Pippo Delbono**



Contacts presse

Clarisse Rapp, chargée de communication

clarisse.rapp@lacinemathequedetoulouse.com / 05 62 30 30 15

Pauline Cosgrove, assistante de communication

pauline.cosgrove@lacinemathequedetoulouse.com

Espace presse

(dossiers de presse et visuels HD)

Nom d'utilisateur : presse

Mot de passe : cine31

Suivez-nous sur

